

## HERMANN VON KEYSERLING ET LES INTERFÉRENCES GERMANO-SLAVES

JEAN-PAUL BOYER

Hermann von Keyserling peut être considéré comme un cas exemplaire du problème qui nous réunit aujourd'hui, la rencontre des deux cultures, russe et allemande. Il appartient aux deux domaines, de la façon la plus simplement évidente : il a été successivement russe et allemand. Né en Livonie en 1880, il a été sujet de trois tsars. Après 1919, il a voyagé avec un passeport estonien et, en 1931, il est devenu citoyen de la République de Weimar. Les responsables nazis de Hesse l'ont déchu, lui et ses fils, de la nationalité allemande, mais les autorités de Berlin ont annulé cette mesure.

Baron balte, il avait une ascendance allemande. Sa famille, venue de Westphalie au XV<sup>e</sup> siècle, était de langue allemande et de tradition luthérienne. Son père était orthodoxe. Chez ses grands-parents, on parlait français. Sa grand-mère, d'origine russe, ne parlait pas allemand et son grand-père ne parlait pas russe. A quinze ans, après la mort de son père, il a été envoyé avec son frère poursuivre ses études au lycée russe de Pernau. Keyserling a aimé se référer à sa double ascendance allemande et russe qui se pare de flatteuses références politiques et culturelles. Il ne peut être question ici d'é-

voquer l'histoire de cette famille aux nombreuses ramifications, mais d'indiquer seulement quelques points marqués par Keyserling soucieux de présenter sa personnalité dans sa diversité et ses contrastes<sup>1</sup>.

Le jeune Kant a été précepteur chez les Keyserling près de Königsberg et est resté sa vie durant en relations amicales avec eux. La tradition familiale le considérait comme une « sorte de fidéicommissaire philosophique » dit Hermann von Keyserling avec ironie. Son grand-père, Alexander von Keyserling, élève favori d'Alexander von Humboldt, a été recteur de l'Université de Dorpat et s'est vu offrir un poste de Ministre de l'éducation, à peu près simultanément par Berlin et par Saint Petersburg<sup>2</sup>. C'était un ami de jeunesse du Chancelier Bismarck et « le seul dont Bismarck ait redouté l'intelligence aiguë »<sup>3</sup>. Cette référence à Bismarck nous fait pénétrer dans le domaine politique. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, Dietrich von Keyserling — surnommé Césarion — était l'ami intime et le mentor de Frédéric II de Prusse qui a écrit une ode sur sa mort<sup>4</sup>. Un autre Keyserling — le Reichsgraf Hermann Karl — a fait une brillante carrière d'administrateur et de diplomate. Il était sans doute très habile parce que successivement au service de deux tsarines qui se détestaient — Anna Ivanovna, nièce de Pierre le Grand, et Elisabeth. Mais, dans le domaine de la culture, son titre de gloire est d'avoir eu conscience de la grandeur de J.S. Bach. Les *Variations Goldberg* devraient s'appeler *Variations Keyserling*, puisque, selon le témoignage de Forkel, c'est lui qui les a commandées à Bach et royalement payées<sup>5</sup>.

L'ascendance paternelle révèle une autre branche allemande russifiée par mariage. Son trisaïeul, le Comte Cancrin<sup>6</sup>, ministre des Finances du tsar Nicolas I<sup>er</sup>, était né en Allemagne et a épousé une princesse Mouraviev, appartenant à une ancienne famille de

- 
1. La plupart des renseignements historiques sur la famille Keyserling, avec un arbre généalogique, se trouvent dans *Das Buch der Keyserlinge. An der Grenze zweier Welten*, Suhrkamp Verlag, Berlin 1944.
  2. *Ibid.* p. 363.
  3. H. v. Keyserling, *Reise durch die Zeit*, vol. 1, Liechtenstein Verlag, Vaduz 1948, p. 31.
  4. *Buch der K.*, *op. cit.*, p. 7. Voir aussi le portrait en vers tracé par Voltaire dans sa *Correspondance*, Bibliothèque de la Pléiade, vol. 1, p. 925.
  5. Cf. *Buch der K.*, *op. cit.*, pp. 23-28.
  6. *La Vie intime*, Paris, Stock, 1947, p. 143.

boyards dont l'origine tatare remonterait à Gengis Khan — origine que Keyserling se plaisait à évoquer<sup>7</sup>.

Dans son père, qui était de religion orthodoxe, Keyserling voyait le modèle du grand seigneur russe, protecteur de ceux qui dépendent de lui, mais plus précisément, l'incarnation vivante de Pierre Bezoukhov, caractère passif, rêveur, méditatif<sup>8</sup>. Devant les problèmes matériels de l'existence, il était, nous dit-il, aussi désarmé que l'Oblomov de Gontcharov, mais il avait le sens de la grandeur, des vastes horizons, caractéristique des grands seigneurs de Tolstoï, il possédait, avec l'ironie et la distance, les qualités d'intelligence des Keyserling, mais, déterminé par le sang de Mouraviev, il possédait en outre « la richesse d'âme russe et la profondeur d'âme russe dont la pureté presque féminine n'était pas d'origine ascétique ou puritaine, mais de même nature que celle de Bezoukhov ou de Lievin »<sup>9</sup>. Cependant, sa douceur avait des limites. Il avait dit à son fils : « Si jamais un professeur porte la main sur toi, tue-le, ne songe pas aux conséquences »<sup>10</sup>. Cette douceur allait de pair avec la violence héritée des Tatares, que Keyserling reconnaissait dans son propre caractère volcanique et qui avait été rendue plus forte chez lui par sa mère alliée aux Ungern-Sternberg von Grossenhof, « race seigneuriale, violente et fantasque », famille à laquelle appartenait le condottiere mongol Ungern-Sternberg qui, à la tête de ses cavaliers bouriates et mongols, a tenu, pendant des mois, en échec l'Armée rouge dans les troubles qui ont suivi la révolution<sup>11</sup>.

Ces quelques précisions montrent comment Keyserling se voyait, héritier d'une double tradition historique et culturelle, à la fois russe et allemande.

Son œuvre — il a publié plus de 15 000 pages entre 1905 et 1945 — s'inscrit dans la tradition de la pensée allemande. Il se situe, à ses débuts, à un moment où triomphent le vitalisme, l'in-

7. Keyserling écrit : « De tout temps j'ai eu ce tempérament qui a accredité si facilement la légende qui veut que je sois descendant de Gengis Khan ». Et plus loin : « Pour des raisons morales [...] je ressentais une affinité élective, rare chez les Baltes, pour l'esprit russe ». *Reise durch die Zeit*, vol. 1, *op. cit.*, p. 42.

8. *Reise durch die Zeit*, vol. 3, Holle Verlag, Darmstadt-Baden 1958, p. 15.

9. *Ibid.*, p. 17.

10. *Buch der K.*, *op. cit.*, p. 363.

11. Keyserling a consacré un chapitre à son cousin Roman von Ungern-Sternberg dans *Reise durch die Zeit*, vol. 2, *op. cit.*, pp. 51-90.

tutionnisme (représenté en France par Bergson), dans la lignée de l'idéalisme allemand, des successeurs de Kant qui ont créé la philosophie romantique, Fichte et Schelling. Si on veut le résumer en un mot, c'est le mot « esprit ». De formation scientifique, il se veut disciple de Kant. Le criticisme, c'est-à-dire l'étude objective de la réalité, la soumission au phénomène, est la seule attitude philosophique possible, mais, c'est là sans doute qu'il se sépare de toute phénoménologie (devenant plus tard un adversaire de l'existentialisme), il a toujours conscience d'une réalité, au-delà ou en-deçà du phénomène, qu'il appelle d'abord la *Vie*, plus tard le *Sens*, notion fondamentale de sa pensée à l'époque de sa maturité et qui prend dans ses dernières années de solitude et de repliement une teinte mystique où est mise en évidence, après la notion d'*Esprit*, celle de *Saint-Esprit*.

En quarante ans, sa réflexion touche aux domaines les plus variés avec la plus grande diversité de style et de ton. Pour lui, la philosophie était « la vie en forme de savoir » et au gré de ses activités, de ses rencontres, des événements, il a traité de philosophie, d'histoire de la philosophie et de métaphysique, de morale sociale et individuelle, d'épistémologie (la relativité des conditions de la certitude a toujours été présente à son esprit), d'histoire comparée des religions, d'histoire des civilisations, de psychologie individuelle (il était très intéressé par la psychanalyse, ami de C. G. Jung et de Groddeck), de psychologie des peuples, sans parler de l'économie dont il a souligné le rôle déterminant dans la vie moderne (la notion que possédaient les Grecs de *destin*, d'*anangkè* est remplacée dans notre époque par celle de nécessités économiques). Mais dans ce kaléidoscope de phénomènes et de réflexions qui peut donner le vertige, Keyserling aperçoit toujours des *métamorphoses de l'Esprit*.

Sa maturité a été occupée par l'élaboration et la diffusion de ce qu'il a appelé la *philosophie du Sens*. Le *Journal de Voyage d'un philosophe*<sup>12</sup>, premier ouvrage qui lui a donné la notoriété, publié en 1919, mais résultat d'un voyage autour du monde de 1911, montre l'élaboration de cette notion de *Sens*. Dans la diversité des cultures, dans l'opposition entre l'Occident intellectualiste, sou-

12. *Das Reisetagebuch eines Philosophen* (2 vol.), O. Reichl, Darmstadt 1919. Traduction française : *Journal de voyage d'un philosophe*, Paris, Stock, 1929.

cieux de progrès technique, de réussite matérielle, et l'Orient (avec en particulier la tradition de l'Hindouisme) où la vie est fondée dans la métaphysique, Keyserling a trouvé la voie d'accès à la notion de *Sens*. Vouloir définir le *Sens* paraît tout naturel, mais ce serait l'erreur de la tradition intellectualiste de l'Occident, héritière des Grecs, que de la déterminer par les voies de la raison discursive. On ne pourrait faire comprendre ainsi que le *Sens* du discours logique. Le discours logique est certes un trope de la réalité, mais un parmi d'autres seulement, et il n'est pas la réalité, comme l'entend tout naturellement la tradition intellectualiste. A cause de l'universalité des lois de la raison, il est tentant d'identifier *Sens* et *raison*, mais c'est dans toute vie, dans tout phénomène que se manifeste un *Sens*. Keyserling écrit : « Le *Sens* en soi est la dernière instance spirituelle que nous puissions penser, cet élément ultime qui coïncide avec le fondement même de la vie, quel que soit celui-ci ; les *Sens* divers que l'on constate dans le monde représentent des formes qui sont sa création. Quoi que puisse être le *Sens* en soi, considéré et jugé à l'œuvre, il représente un mouvement, une action, une création perpétuelles, un dynamisme... »<sup>13</sup>.

Dans le domaine de la nature, il se manifeste par la finalité parfaite de toutes les formes et chez l'homme, par l'*idéal de perfection*. L'élément spirituel que cherche à réaliser tout véritable artiste, tout homme qui vit vraiment, en vérité, est en soi *Sens* pur. Pour lui, Kant a mis en évidence le *Sens* de l'expérience dans sa relation avec le sujet connaissant. Mais il faut maintenant, estime-t-il, dans cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, aller plus loin et tenter de comprendre ou d'éprouver notre vie comme appartenant à un système de relations plus profondes qui ne nous sont pas encore perceptibles, mais qui le seront. Chez Keyserling, on voit ainsi apparaître un esprit de prospective ou de prophétisme, parce que le *Sens* est créateur et que l'aperception du *Sens* est création du *Sens*.

Cette pensée repose sur un postulat optimiste malgré l'absence d'illusions sur les systèmes abstraits et sur l'état de notre civilisation, mais ce n'est pas le constat, l'analyse qui intéressent Keyserling. Il a toujours refusé de n'être qu'un théoricien. Lorsqu'il passe au crible de sa critique les réalités intellectuelles, esthétiques, his-

13. La philosophie du *Sens* est exposée dans *Schöpferische Erkenntnis*, O. Reichl, Darmstadt, 1922, et dans *Wiedergeburt*, O. Reichl, Darmstadt, 1927. La citation est extraite de *Schöpferische Erkenntnis*, pp. 62-63.

toriques, psychologiques, économiques, afin d'essayer de découvrir le sens des phénomènes qui composent cette réalité, c'est parce qu'après la première guerre il est angoissé par la crise de la civilisation occidentale, et sa réflexion est destinée à rechercher les conditions d'un salut. Ce salut, pour lui, passe par l'homme. Il faut réformer l'homme d'Occident. Pas tous les hommes, bien sûr, mais d'abord une élite, qui pourra être très peu nombreuse, mais qui pourra agir par une contagion de l'exemple. Si on a envie de sourire, taxer cet espoir de naïveté, dit Keyserling, il faut penser à ce qu'était le Christ avec ses disciples en regard de la puissance de l'Empire romain. Il faut que l'homme prenne de nos jours conscience de son *orientation spirituelle*. Cela ne peut être le résultat d'un enseignement théorique, ce n'est pas tant le contenu de la pensée qui importe, mais avant tout la personnalité de celui qui l'exprime. C'est la qualité de la personne qui crée le sens. Keyserling estime nécessaire la création d'une école d'un type nouveau.

Il est évident qu'une telle école qui veut aider à un nouvel épanouissement du *Sens* par l'approfondissement de la personnalité a des modèles en Orient. Ce n'est pas un hasard si Keyserling a invité Rabindranat Tagore parmi les premiers conférenciers et si son portrait dominait l'entrée de l'*Ecole de la Sagesse* à Darmstadt. Une telle école peut être définie négativement par rapport à deux institutions traditionnelles. Ce n'est pas une Eglise : elle n'est pas gardienne d'un dogme qui est l'expression d'une vérité. Ce n'est pas une Université : elle ne délivre pas des connaissances. L'enseignement de connaissances, de même que la référence à un dogme, supposent l'existence d'une vérité objective. Or, il n'y a pas de vérité définie intellectuellement, figée, mais une création perpétuelle de la vérité. Au niveau du *Sens*, il n'y a pas de *vérité* mais un *contrepoint des réalités*.

La valeur d'un phénomène ne se mesure pas dans le domaine de l'empirisme mais au niveau du *Sens* et revient finalement à sa capacité à exprimer le *Sens*, fondement de l'univers. La multiplicité est la forme nécessaire de l'unité fondamentale de l'Univers, mais chaque forme ne peut être comprise qu'à partir de cette unité où réside son *Sens*. La valeur d'un phénomène ne se mesure pas par la comparaison avec d'autres phénomènes mais se mesure à la congruence de la forme et du fond.

Pour l'individu, l'important n'est pas de détenir une vérité, qui ne peut être que de nature intellectuelle, mais essentielle est pour lui la congruence de la forme et du fond. Ce n'est pas la *Wahrheit* qui importe, mais la *Wahrhaftigkeit*. Ce n'est pas la vérité qui importe, mais la *véracité*, l'*authenticité*, la *sincérité*<sup>14</sup>. Ce n'est qu'en se fondant sur cette *véracité* qui engage tout l'être que peut être comprise la réalité phénoménale. Il faut sans doute récuser ce terme de *comprise*, qui suppose le rôle unique de l'intelligence. Ce n'est qu'en se fondant sur cette *véracité* que le rapport de l'homme avec l'univers peut être ce que Keyserling appelle la *prééminence spirituelle*.

Pour aider à la formation de cet individu nouveau, prenant peu à peu conscience de la profondeur de sa personnalité, Keyserling a donc créé à Darmstadt une *Ecole de la Sagesse* — appelée ainsi, remarquait-il avec quelque ironie, parce que ce n'est pas une école et que la sagesse ne s'enseigne pas. Elle devait être un « centre de focalisation de l'Esprit ». Sa fin n'était pas de transmettre des connaissances mais d'aider d'abord chacun à se trouver, à reconnaître sa propre *orientation spirituelle*, condition de sa *prééminence spirituelle*. Cette école ne transmettra pas une *culture de la capacité* (« Kultur des Könnens ») selon la tradition occidentale, mais une *culture de l'Etre* (« Kultur des Seins »).

Il ne pourra être question de renier la tradition intellectuelle d'Occident, mais il faudra trouver en elle le fondement d'une sagesse nouvelle. A la notion de progrès objectif, rêve de l'idéalisme intellectualiste d'Occident, Keyserling oppose la perfection individuelle, à la *vérité* la *véracité*. L'essentiel n'est pas la doctrine, mais le rayonnement de la personne et avant tout de la personne du maître. Pour définir ce rayonnement, il emploie le terme de *magie*. Il ne faut pas y voir une référence ésotérique. L'exemple de magie qu'il propose, c'est Kant, parce que la magie peut paradoxalement s'exercer par un système qui, en lui-même, est triomphe de l'intellectualisme lorsque ce système est assez parfait pour exprimer le *sens* du discours logique.

---

14. Il reprend cette idée en évoquant son ami Wolkoff-Mouromtsov : « Wolkoff possédait au suprême degré cette sincérité qui signifie aux yeux d'un Russe davantage que toute vérité absolue », *Reise durch die Zeit*, vol. 1, *op. cit.*, p. 207.

L'arrivée au pouvoir du national-socialisme a mis fin à tout espoir de reprise des sessions de l'*Ecole de la Sagesse*. Keyserling a été soumis à une surveillance perpétuelle, toute activité de conférencier, toute publication lui étaient interdites. La réussite du nazisme et la réussite du stalinisme l'ont conduit, alors que sa pensée reposait sur un postulat optimiste, à méditer sur le mal. Bolchévisme et nazisme sont pour lui deux aspects différents du même phénomène : le triomphe du matérialisme sur l'*Esprit*. Il désigne ces forces négatives du mal comme forces telluriques ou comme émanations du diable (Comme un héros de Dostoïevski, il a été très sensible à la présence du diable). Cette conscience du pouvoir du mal, du diable, des forces telluriques, l'ont conduit, avec les circonstances politiques déjà évoquées et les événements de la deuxième guerre, à un repliement sur soi-même, à une sorte d'intériorisation des problèmes qui l'avaient occupé jusqu'alors.

L'*Esprit* qui avait été la réalité du *Sens* révélée en chacun de nous par la compréhension et l'approfondissement de sa propre personnalité au contact du monde et des autres — pour reprendre le vocabulaire de Keyserling : la *prééminence spirituelle* et le *contrepoint des réalités* — est maintenant considéré par lui comme une réalité extérieure au monde des phénomènes, comme le Saint-Esprit. Le monde est la proie du mal, des forces telluriques et l'intervention de l'*Esprit* ne peut être comprise que comme manifestation du Saint-Esprit, qui vient d'ailleurs et est ressentie comme *miracle*.

Son dernier ouvrage, l'achèvement de sa pensée, *Le livre de l'origine*<sup>15</sup>, tente de déterminer les conditions d'une religion dans notre siècle, l'accueil de l'*Esprit*, du *Saint-Esprit*, par une intelligence d'aujourd'hui, c'est-à-dire par un homme qui a atteint sa majorité intellectuelle et ne peut ignorer les conquêtes de la raison et de la science. L'opposition entre la raison et la religion est, à ses yeux, un faux problème car l'*Esprit* n'appartient pas à l'ordre de la nature tel que le comprend la raison. L'histoire de l'homme, comme l'histoire de l'individu, se déroule selon un schéma ascensionnel. Tout ce qui ressortit à la raison, à l'intellectualisme est *artificiel* et le développement de l'homme est passage du domaine de l'*artificiel* à celui de l'*Esprit*. L'action de l'*Esprit* est *magie*, son

---

15. *Das Buch vom Ursprung*, ouvrage posthume, E. Keimer Verlag, München, 1973.

irruption, comparable à l'irruption de la lumière au quatrième jour de la Création, est *miracle* qui ne peut être saisi par l'homme que par référence au miracle que constitue sa propre existence. L'*In-formation* de l'Esprit, c'est-à-dire son incorporation au monde réel ne peut se concevoir qu'au niveau où le mystique retourne en Dieu et où peut s'accomplir le miracle de l'*Illumination*, par l'intervention de l'Esprit qui vient d'ailleurs et qui est Saint-Esprit.

Apparemment, nous sommes loin maintenant du criticisme des premiers ouvrages, mais cependant, toutes les étapes de la pensée de Keyserling sont une préparation de cette irruption du Saint-Esprit.

Dans le désir de Keyserling de remplacer la philosophie fondée sur le pouvoir des concepts par une *sagesse* qui ne sépare pas l'activité intellectuelle de l'expérience, de la conduite de la vie, on a vu généralement l'influence de la pensée orientale, de l'hindouisme et du bouddhisme qui, selon l'expression de Keyserling, fondent la vie dans la métaphysique. Mais on peut se demander s'il n'a pas été particulièrement ouvert à cette influence de l'Orient à cause d'une tradition russe que, selon le témoignage de ses Mémoires, il sentait vivante en lui.

Keyserling se réfère à la philosophie ou à l'attitude philosophique de Kant pendant toute son évolution. A plusieurs reprises, il évoque l'action de Kant qui a rendu toute philosophie possible en posant les limites de la raison, en niant la possibilité de faire de Dieu une connaissance rationnelle, c'est-à-dire l'objet d'une science théologique et en ouvrant ainsi le domaine de la foi. Keyserling aussi exalte la foi aux dépens de la science et plus encore, avec son idée d'ubiquité à travers les peuples et les continents ou de simultanéité à travers l'histoire de toute expérience spirituelle, il exalte un mode de transmission, ou une perception du divin fondé avant tout sur le symbole. Tout phénomène — nous venons de le voir — peut être pour lui l'expression d'un *Sens*, c'est-à-dire une « in-formation » ou une forme symbolique de l'Esprit. Il apparaît en cela très proche de la tradition orthodoxe. La suprématie du symbole sur le concept, sur l'expression abstraite rationnelle qui apparaît à travers l'évolution de la pensée de Keyserling est une donnée fondamentale de la piété orthodoxe.

Dans son ouvrage *L'idée russe*<sup>16</sup>, Berdiaev souligne que ce problème est celui du schisme de 1664 où les Vieux Croyants avec Avvakum ont voulu défendre la foi traditionnelle contre les innovations intellectualistes. En effet, la vieille foi russe dont se réclamait le *raskol* a été la transmission de l'Orthodoxie, doctrine juste de la Révélation, à travers la période de la conquête tatare, par la seule fidélité dans l'observance des rites qui est de nature purement symbolique. Un capital intellectuel — la doctrine de la vraie foi — caché a pu ainsi être conservé et transmis non par une tradition écrite, mais par un acte symbolique qui pour l'esprit de l'Orthodoxie russe a ainsi plus de valeur qu'une doctrine abstraite qui peut être transmise par des concepts.

La philosophie du *Sens* de Keyserling que nous avons esquissée plus haut exalte la valeur du symbole aux dépens du concept et semble très proche de l'esprit de la tradition orthodoxe. Plusieurs fois, nous avons évoqué la notion de miracle : l'irruption de l'*Esprit* est miracle. Sa référence au miracle et sa conception du miracle le montrent encore très proche de l'esprit de l'Orthodoxie. Pour la tradition occidentale catholique, le miracle est une anomalie, une exception au déterminisme de la nature due à une intervention de la Providence qui échappe à l'entendement. Le miracle doit être juridiquement reconnu par l'Eglise. Pour la tradition orthodoxe, la notion de miracle est différente. Pour elle, le miracle est *épiphany*, c'est-à-dire reconnaissance d'une dimension spirituelle dans un événement qui appartient au monde quotidien. Pour la tradition occidentale, l'*Epiphany* est une modification dans la mécanique céleste, l'apparition d'une étoile dans le ciel qui indique l'emplacement de Bethléem. Pour la tradition orthodoxe, une *épiphany*, c'est Saint Jean Baptiste reconnaissant le Christ dans la personne de Jésus parmi ceux qui viennent au Jourdain. Ce n'est pas un bouleversement de l'ordre de la nature mais la manifestation de la présence transcendante de Dieu dans l'ordre normal de l'univers. Cette *épiphany* selon l'Eglise orthodoxe paraît semblable à la notion de miracle à laquelle se réfère Keyserling pour faire comprendre ce qu'est l'aperception du *Sens* ou l'irruption de l'*Esprit* dans la réalité quotidienne. La réalité subsiste mais reçoit un *sens* nouveau par la manifestation de l'*Esprit* en elle qui est *Miracle*. On

---

16. N. Berdiaev, *L'idée russe*, traduction française, Paris, Mame, 1969, p. 38.

peut remarquer que l'univers romanesque de Dostoïevski suppose la même conception du miracle. Dans cet univers se rencontrent deux mondes : le lieu de la réalité contemporaine et celui, symbolique, de l'intemporalité de la foi. Tout événement est chez lui un aspect de la relation entre Dieu et l'homme.

De même que le tsar Boris dans le drame de Pouchkine est troublé par les propos de l'*Innocent* (Iourodivi) qui lui parle d'Hérode et du massacre des enfants, de même le prince Mychkine voit en Natalia Philipovna, Marie-Madeleine, la pécheresse purifiée par le Christ. Pour le monde, il est lui-même l'*Idiot*, mais c'est aussi l'image du Christ. Chez Boris Pasternak aussi, le nom même de Jivago témoigne d'une semblable conception de la réalité symbolique de la vie en Dieu et les poèmes de la fin montrent la conscience du parallélisme entre les tourments subis par le héros du roman et ceux des disciples du Christ dans la nuit du Vendredi Saint.

Nous avons vu que l'*Ecole de la Sagesse* de Darmstadt n'était pas un établissement d'enseignement censé délivrer un savoir, mais un lieu de contacts, d'échanges où la qualité de chacun, de chaque personne pourra agir par une sorte de contagion réciproque et bénéfique. Sa pédagogie est fondée sur l'échange fécond et aussi sur l'idée du rayonnement de la personne du maître. On y voit habituellement l'influence de la découverte de la pensée orientale dans le voyage autour du monde de 1911. Mais le *starets*, personnage typiquement russe, représente aussi un mode d'enseignement fondé sur ce rayonnement personnel. Le *starets* n'enseigne pas la théologie, mais c'est sa vie de saint homme qui propage la foi parce qu'elle est une forme symbolique de l'esprit de Dieu. Le *starets* ne délivre pas le message d'une vérité intellectuelle, mais il représente une véracité dans la profondeur de son être. Nous retrouvons là cette hiérarchie vérité / véracité qui est un élément essentiel de la pédagogie nouvelle de Keyserling. Cette véracité, plus importante que la vérité, est aussi pour lui une caractéristique de l'âme russe<sup>17</sup>.

L'idée de confrontation fructueuse entre des personnalités différentes, qui est le fondement même des sessions de l'*Ecole de la Sagesse*, est aussi une référence explicite à la notion de

---

17. Cf. *supra* note 14.

*Sobornost*<sup>18</sup>. Pour l'Église orthodoxe, il s'agit d'une communauté dont les liens extérieurs ne sont que l'émanation d'une unité spirituelle de ses membres qui permet à l'individu d'accéder à la transcendance, de dépasser sa propre vérité et de trouver la vérité de Dieu. Elle ignore tous les aspects pratiques ou juridiques d'une organisation sociale. Elle privilégie une participation de l'individu à une présence du Saint Esprit à travers la forme symbolique que représente la communauté. Ce refus de l'organisation rationnelle entraîne avec soi la notion de magie ou de miracle, seule forme possible d'action dans un monde où le symbole a plus de valeur que le concept.

Il ne faudrait pas faire de Keyserling un *starets* ou une espèce de prince Mychkine qui aurait résolu ses contradictions à l'aide de la conceptualisation que lui permettait sa connaissance de Leibniz, de Kant ou de Hegel. Il est vraiment aux confins des deux traditions culturelles, allemande et slave. Il ne représente pas une exception. Les relations entre l'idéalisme allemand et la Russie sont bien connues. Baader a écrit à Ouvarov, ministre de l'Instruction publique du Tsar en 1841 pour qu'il envoie des étudiants russes à Munich suivre son enseignement parce qu'il estimait qu'il y avait une mission de l'Église russe dans la lutte contre la décadence du christianisme en Occident. Dans la conclusion de son ouvrage sur Schelling, X. Tilliette dit : « C'est dans le monde slave que Schelling a trouvé les plus ferventes et durables adhésions, certes à travers les échos gnostiques et théosophiques [...] qui ne font retentir qu'une tendance de sa personnalité intellectuelle... Soloviev et Berdiaev sont ses authentiques héritiers. »<sup>19</sup>

Keyserling, qui a été russe pendant une partie de sa vie et allemand ensuite, réunit en lui deux traditions culturelles. La dualité politique n'est pas facile à vivre, mais la dualité est encore plus difficile à vivre dans le domaine de la pensée. Keyserling est habituellement considéré comme philosophe allemand dans la tradition de la *Kulturphilosophie* avec Herder, A. von Humboldt, Spengler. Son nom figurait dans les histoires de la philosophie allemande. On trouve chez lui l'écho de mouvements de pensée en Allemagne dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle qui ont refusé le rationalisme

18. *De la souffrance à la plénitude*, adaptation française, Paris, Stock, 1938, pp. 334-336.

19. X. Tilliette, *Schelling, une philosophie en devenir*, Paris, 1970, vol. 2, pp. 495-496.

et le matérialisme. Mais on peut trouver chez lui encore l'expression dans le domaine culturel allemand, avec les moyens du discours philosophique, d'une tradition spiritualiste russe-orthodoxe. C'est à lui-même que pouvait penser Keyserling lorsqu'il remarque<sup>20</sup> que le grand seigneur russe a su, comme l'ont fait les Byzantins pendant des siècles, être en relations avec l'Orient et l'Occident et rendre justice aux deux d'un point de vue supérieur.

*Université de Toulouse-Le Mirail,  
département d'allemand - CERAM*

### RÉSUMÉ

Hermann von Keyserling (1880-1946) est généralement présenté comme philosophe allemand, héritier de l'idéalisme romantique, et comme *Kulturphilosoph* dans la tradition de Herder et de Nietzsche. Jusqu'à son interdiction par les nationaux-socialistes, l'Allemagne a été le centre de son activité intellectuelle. Mais, baron balte, il avait été sujet du tsar et son ascendance familiale était double : allemande et russe. Penseur spiritualiste, sans illusions sur la civilisation contemporaine, il a voulu concrétiser son action par la création d'une *Ecole de la Sagesse* à Darmstadt afin d'aider à la création d'un type d'homme nouveau, susceptible de régénérer l'Occident aveuglé par l'intellectualisme et ruiné par la guerre. Un certain nombre de notions fondamentales de la *philosophie du Sens* et les principes pédagogiques de l'*Ecole de la Sagesse* où sont nombreuses les références à la pensée orientale rappellent la tradition de l'Orthodoxie. La suprématie accordée au symbole sur le concept, la conception du miracle, de l'épiphanie, le rôle du maître comparable au *starets*, le rôle de la notion de communauté, proche de la *Sobornost*, l'attention accordée à la *véracité* aux dépens de la *vérité* objective, l'attente de l'irruption du Saint-Esprit montrent qu'il y avait en Keyserling une part d'âme russe, comme il l'a souvent souligné lui-même, et que sa pensée révèle des traits caractéristiques de la piété orthodoxe.

20. *Reise durch die Zeit*, vol. 2, *op. cit.*, p. 28.

Une bibliographie critique de H. von Keyserling se trouve dans l'ouvrage : Jean-Paul Boyer, *Hermann von Keyserling, le personnage et l'œuvre*, thèse de doctorat d'Etat 1977. Paris, Librairie Honoré Champion, 1979.

*MOTS CLÉS*

Keyserling ; philosophie ; Russie ; Allemagne ; Germano-baltes.

*ZUSAMMENFASSUNG*

Hermann von Keyserling (1880-1946) wird gemeinhin als deutscher Philosoph dargestellt, als Erbe des romantischen Idealismus, als ein in der Tradition von Herder und Nietzsche stehender Kulturphilosoph. Bis zu seinem Verbot durch die Nationalsozialisten war Deutschland Zentrum seiner geistigen Aktivitäten. Aber der baltische Freiherr war Untertan des russischen Zaren gewesen und seine Familie hatte sowohl deutsche als auch russische Vorfahren. Spiritualistischer Denker, dem jegliche Illusion bezüglich der zeitgenössischen Zivilisation abhold war, wollte er sein Handeln durch die Gründung einer "Schule der Weisheit" in Darmstadt konkret ausgestalten, um so der Schöpfung eines neuen Menschen dienlich zu sein, der imstande wäre, den von einem gewissen Intellektualismus geblendeten und vom Krieg ruinierten Okzident zu erneuern. Eine gewisse Anzahl grundlegender Begriffe der Philosophie des Seins und die pädagogischen Prinzipien der Schule der Weisheit lassen in zahlreichen Bezügen die orthodoxe Tradition anklingen. Das dem Konzept übergeordnete Symbol, die Konzeption des Wunders, der Epiphanie, die Rolle des dem « Starets » vergleichbaren Lehrer, und des sich eng an « Sobornost » anlehrenden Gemeinschaftsbegriffs, der der objektiven Wahrheit bevorzugte Wahrheitsgehalt, die Erwartung der Ankunft des Heiligen Geistes, all diese Elemente zeigen, daß Keyserling Anteil hatte an der russischen Seele, so wie er es formuliert hatte, und daß sein Denken Merkmale der orthodoxen Frömmigkeit durchscheinen läßt.

*SCHLÜSSELWÖRTER*

Keyserling ; Philosophie ; Rußland ; Deutschland ; Deutsch-Balten.

*РЕЗЮМЕ*

Обычно Германа фон Кейсерлинга (1880-1946) представляют как немецкого философа, последователя романтического идеализма, и как *культурфилософа* в традициях Гердера и

Ницше. До того, как он был запрещён национал-социалистами, Германия составляла центр его интеллектуальной деятельности. Но будучи прибалтийским бароном, он являлся и подданным русского царя, и его предки имели двойные корни : и немецкие, и русские. Мыслитель спиритуалистского толка, лишённый иллюзий в отношении современной цивилизации, он захотел придать конкретную форму своей деятельности благодаря созданию в Дармштадте *Школы Мудрости* с целью воспитания нового человека, способного возродить Запад, ослеплённый интеллектуализмом и разорённый войной. Определённое число основных понятий *философии Смысла* и педагогические принципы *Школы Мудрости*, где много ссылок на восточный образ мышления, напоминают традиции Православия. Преимущество символа перед концептом, концепция чуда, Святого Богоявления, роль учителя, сравнимая со *старцами*, значение понятия общности, близкое к *Соборности*, предпочтение *правдоподобия* объективной *правде*, ожидание пришествия Святого Духа свидетельствуют о том, что Кейсерлингу были свойственны некоторые черты русской души, как сам он это неоднократно подчёркивал, и что его мышление обнаруживает характерные особенности православной религиозности.

#### КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА

Кейсерлинг ; философия ; Россия ; Германия ; прибалтийские немцы.

*Traduction russe d'Olga Cadars*